

Le rose et le vert

Gilles Archambault

Volume 26, Number 6 (156), December 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31210ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Archambault, G. (1984). Le rose et le vert. *Liberté*, 26(6), 107–108.

GILLES ARCHAMBAULT

LE ROSE ET LE VERT

Aimez-vous la gloire? Moi, un tout petit peu. Lorsqu'il m'arrive de rêver, c'est à elle que je songe. Je la souhaiterais alors totale, merveilleuse de toutes les exagérations. J'accepterais qu'on s'immole pour moi, qu'on répande le sang de quelque bête méchante à la porte d'un temple qui me serait dédié. Sans des magnificences de ce genre, je préfère l'humble obscurité qui est mon lot quotidien.

Lorsqu'il y a quelques mois j'ai su qu'une dame qui fait métier de chanteuse des masses pouvait exiger qu'on se vête de rose pour assister à son spectacle, j'ai été nettement envieux. Après tout Hitler et Staline n'ont pas eu cette audace. Je lève mon chapeau (rose) à tant de témérité.

On s'est scandalisé dans nos milieux intellectuels que cette diva profite d'une généreuse subvention du Ministère de la Culture. Disons tout d'abord qu'il s'agissait d'amuser des foules qui ne réussissent pas à travailler. Notre Jack Lang national faisait donc preuve de prodigalité populaire. N'allons pas mesquiner. Au pire, ou au mieux, c'est selon, moins de livres seront subventionnés.

Si j'avais une voix que viendrait coiffer le sens du spectacle! Ce que je m'en paierais des auditoires nombreux et enthousiastes! Mais non, je marmonne, bafouille et bégaye. Le moindre guichetier du métro me fait frémir. Quant à monter sur les planches, j'y

serais aussi à l'aise que le pape dans une clinique d'avortement mexicaine.

La nature ne m'a accordé que des dons modestes. J'écris dans un minuscule bureau et le seul éclairage que je connaisse est celui d'une lampe achetée chez Pascal un jour d'euphorie. Je laisse à d'autres les kaléidoscopes compliqués. J'écris, et cette activité ne m'a apporté à ce jour que de bien faibles satisfactions. Mon appétit de gloire n'a pas été nourri. Il fut même une période de ma vie où j'accueillais chez moi des gens cruels qui prenaient plaisir à me faire de la peine et à boire mon scotch. Maintenant que je suis vraiment seul avec mon chagrin et mes manuscrits, je vis dans un isolement très noble. Mon stade olympique n'est vraiment pas couvert.

Serait-ce trop demander à mes lecteurs que de souhaiter qu'ils s'habillent d'une façon particulière la prochaine fois qu'ils parcourront les pages dévastatrices que je leur ai balancées dans la figure depuis si longtemps? Je n'ai pas retenu la couleur orange, qui grossit, ni le bleu, qui me fait penser à la sainte Vierge, laquelle m'a trop empêché de m'amuser quand j'avais huit ans. C'est le vert que je choisis. Un tempérament écologique et le désir que j'ai de m'associer malgré tout à la trousseuse de couplets pour former un titre stendhalien, voilà ce qui a guidé mon choix.

Oui, qu'ils s'habillent, mes lecteurs, s'ils veulent me mériter! Robes ou pyjamas, costumes de velours ou tailleurs de soie, pourvu qu'ils se soient mis un vêtement vert. Les accoutrements les plus excentriques ne causeront aucun mal à leur réputation puisque la lecture est un geste solitaire qui peut rester secret. J'ai le triomphe modeste. Et un beau tempérament d'écrivain intimiste, ainsi que le prétend un lointain cousin professeur de littérature autochtone.